

La longère

Il pleut. Une pluie précise, assassine, qui mitraille les passants. Elle attaque sur tous les fronts : les corniches qui bavent, les égouts qui débordent, les auvents qui plient sous le poids, les éclaboussures boueuses d'une ambulance qui strie de langueurs bleues la grisaille du matin.

Le vieil homme se désintéresse du fleuve et du marché qui s'étire le long du quai Surcouf, y semant ses étales bio comme les grains d'un chapelet. Nantes, elle aussi, voue désormais un culte à cette nouvelle religion. Pour rien au monde, il ne se serait mêlé à cette meute de parapluies. La misanthropie a quelque chose d'apaisant.

Une autre lueur bleutée, celle de l'écran de son ordinateur, l'interpelle du fond du salon. Il a un travail à terminer, s'il s'en souvient bien. C'est l'heure, il lui faut écrire. Les habitudes ont quelque chose de rassurant, elles aussi.

Il quitte donc la fenêtre pour se diriger vers la longue table qui lui tient lieu de bureau. Le fauteuil est confortable. Il ferme les yeux, juste un instant. Le bruit de la ville grimpe les cinq étages de la résidence médicalisée avec quelques difficultés, c'est déjà ça. Il n'a pas toujours vécu ici, il en est certain.

Quand son regard brille à nouveau, ses mains ridées quittent enfin les accoudoirs autour desquels elles se sont nouées, mais son geste reste comme suspendu au-dessus de la lourde planche de chêne. Comment se repérer dans ce décor improbable dont chaque pièce lui semble incongrue ? Le vieil homme a bien encore quelques repères, ici ou là, quelques angles identifiables, quelques nuances de bleu, l'alignement de quelques traits mais, dans l'ensemble, le lieu le laisse perplexe. Sa neurologue - de cela, il s'en souvient - l'a abusé à propos de l'hypothétique miroir aux alouettes de la plasticité cérébrale mais il n'est pas resté dupe longtemps.

Aujourd'hui, devant cet espace indéfinissable, il doit bien se rendre à l'évidence comme un assiégé à l'envahisseur. Le combat est perdu. Le temps a eu raison de lui et ses défenses sont tombées les unes après les autres. Vieilli, fléchi, fini. Comme dirait l'autre.

Lui, il a toujours écrit parce que les personnages l'interpellaient de l'autre côté du trottoir. « Hey, mec, t'as pas cent mots ? ». C'est un vieil homme de plumes, de celles d'Icare, celles de la chute, pas de ce duvet cotonneux dont on remplit mollement les édredons de la notoriété. Et voilà que son éditeur voulait mettre fin à tout cela. « L'heure est à l'auto-coloscopie narrative, mon vieux. Il faut te vider les tripes. Cesse de te cacher derrière le paravent de tes héros. »

Bougre d'éditeur. Ecrire « ses » mémoires, alors qu'il a déjà bien des difficultés à en gérer une seule. Il pense donc que c'est si simple de se souvenir ? Son agenda lui-même n'a plus la mémoire des dates.

Le salaud ! Il doit même rêver d'une édition posthume. Il est capable de vous faire le coup du manuscrit découvert dans la malle qui s'empoussière au grenier. De toute façon, dans la résidence pour seniors des bords de Loire, là où le vieil homme vit désormais, si loin de son Morbihan natal, il n'y a pas de grenier.

Il fait le tour de sa table de travail, une ou deux fois. Ce décor lui est étranger. Rien ne semble s'emboîter vraiment. Il se sent perdu dans un monde mis en pièces sous les coups de boutoir de ses oublis.

Il se rassied, la tête entre les mains.

La longère

Son n'existence n'est plus même un brouillon. Il aimerait tellement que ce rapiat d'éditeur le laisse tranquille entre les quatre murs de cet appartement, avec les volumes de la Pléiade qu'il n'ouvre plus, le café noir qu'il laisse refroidir et ses vieux trente-trois tours.

Il a écrit un roman par an. Cela ne suffit donc pas. Que voulez-vous qu'il vous raconte encore ? Qu'il pleuvait quand il l'a rencontrée ? Qu'elle avait oublié son parapluie, comme dans la chanson de Brassens ? Dire peut-être qu'elle s'appelait Mathilde – comme dans une autre chanson – et qu'elle était celle qu'il attendait. Fallait-il faire état du serveur – peu serviable au demeurant – qui était venu, enfin, leur apporter deux bolées, rondes sous la paume.

Ils avaient conversé en noircissant quelques uns de ces cartons publicitaires que l'on glisse sous les verres. Elle avait une petite écriture souple, ponctuée de sourires et de gestes en suspension au milieu de la phrase comme si elle attendait courtoisement que le mot se présente. Quand il y songe, c'est peut-être ce jour-là qu'il avait appris à écrire.

Elle était de passage pour le pardon de Kercohan. Des études d'anthropologie à Nanterre. Cette année-là, le mois de juillet en Bretagne s'était avéré bien plus calme que celui de mai, dans le Quartier Latin. Ici le pouvoir des fleurs ne donne procuration qu'aux bruyères et aux ajoncs et sous les pavés ne s'étend la moindre plage.

Dès qu'il avait cessé de pleuvoir – ce sont des choses qui arrivent plus souvent qu'on ne le croit – ils avaient pris le large dans la foule qui inondait les trottoirs et parfois faisait escale devant les vitrines où brillaient les feux sournois des naufrageurs.

La foule, comme une vague scélérate. En Bretagne, même si la mer, comme ici à Berric, se montre parfois un peu distante, l'océan est de toutes les métaphores. Il avait chaviré, emporté par la vague sur l'autre rive. Il avait perdu ses lunettes. De temps à autre, les gens se réduisent à leurs pieds. Un de ses verres était brisé. Quand sa monture, comme à moitié démâtée, s'échoua à nouveau sur le récif de son nez, la jeune fille avait disparu dans la houle chaloupée des visages flous où se noyait son regard. Comme dans la chanson de la même Piaf. L'averse avait repris dans un horizon colmaté par des nuées de parapluies et lui se retrouvait orphelin de son rêve.

Cela ne vous satisfait guère, je m'en rends bien compte. Vous vous attendiez à des propos bien plus croustillants en ouvrant cette autobiographie sur la table du petit déjeuner. Pas même de quoi sucrer votre café crème.

Vous lisez dans le calme du petit matin et moi j'écris dans la colère. Nous sommes si différents. Comment voulez-vous que nous puissions un jour nous comprendre ? Docteur Jekyll et Mister Hyde, le loup et l'agneau... « Les chiens de berger ne parlent pas le mouton ». Je crois bien que je tiens là le titre de cette fichue autobiographie. Qu'en pensez-vous ? L'avis de l'éditeur ? On s'en fout. Je crois bien que « Bestseller » lui conviendrait à chaque fois. Cela a au moins le mérite d'être clair. Avec juste peut-être un numéro en chiffre romain, dans un souci de cohérence. Parce que, tout de même, sur les rayonnages des bibliothèques...

Il sauve cette dernière page et abaisse l'écran de l'ordinateur qu'un coup qu'il voudrait sec. Il ferme à nouveau les yeux.

Il vous laisse la place.

C'est le jeu.

A travers le feuillage roussi de ce qui doit être les premiers bourgeonnements de l'automne, vous venez d'identifier les chaînages d'angles d'une maison de pierres, zébrée de lierre et de réparations de fortune. C'est là, dans cette longère, aujourd'hui restaurée, que votre auteur

La longère

favori a noirci ses premiers cahiers. Tout le monde, ici, connaît cette légende et la déception amoureuse qui a tout déclenché.

La nuit, le stylo à la main, dans l'immobilité du chêne voisin et sous les écailles de la carapace d'ardoises, il s'est mis à écrire pour tenter de s'endormir, comptant les pleins et les déliés comme d'autres les moutons. La journée par contre, serviette de cuir gaufré, veste et pantalon de velours côtelé, il enseignait à l'école Saint Thuriau pour un salaire qui arrivait chaque mois avec la régularité d'un métronome. Certains soirs, après avoir longé les berges de l'étang comme d'autres traversent les mers du Sud et, courbé sous les mots comme sous la bourrasque, il ne franchissait que très tard la porte de son refuge, passant sous la clef de voûte moussue en baissant un peu la tête. Longtemps, une des branches de ses lunettes ne tint que grâce à un bout de sparadrap.

Au Pardon de l'année suivante, Mathilde n'est pas revenue. Les chansons n'ont pas toujours raison. Il a continué à écrire. Certaines filles d'ici trouvaient que le malheur lui allait bien. Les jours de congé, on le trouvait parfois assis adossé à la fontaine de Notre Dame des Vertus ou contre le muret qui bordait le jardin du château de Trémoar. Il prétendait y trouver le calme pour corriger ses copies mais cela ne trompait personne. Plus d'une fois, le gardien du cimetière de la rue du Verger ferma les grilles derrière lui. Ses parents étaient inhumés là depuis ses seize ans. Un accident de voiture sur la route de Vannes. Six pieds sous terre cela ne vous fait pas un terroir mais c'est ce qu'il avait trouvé de plus approchant. Appuyé sur la stèle de granit, perdu entre chrysanthèmes et nuages, égaré entre le parfum des landes et le chant d'une mésange bleue de passage entre les croix de pierre, il cherchait, en alignant les phrases, à comprendre ce que Mathilde était venu chercher en débarquant à Berric le jour où il l'avait rencontrée.

De ces cahiers sont nés les chapitres de son premier roman. De la littérature régionale comme disent les libraires parisiens qui continuent à croire qu'un personnage ne peut vivre et mourir que dans un immeuble haussmannien.

Un succès.

Trois autres romans encore puis, un soir de Goncourt, la bonne nouvelle est tombée sur les écrans du vingt-heures, il y a un demi-siècle de cela, presque jour pour jour. Son éditeur a le culte des anniversaires. Il veut profiter de l'aubaine.

Vous êtes des lecteurs fidèles. Ses romans sont comme des cailloux blancs jetés sur le chemin qu'emprunta votre propre histoire au temps où vous vous égariez à devenir adulte ou à le rester. Peut-être même possédez-vous un livre dédicacé ou la photographie d'une poignée de mains qui s'encadre au salon, près de la pendule d'argent qui a toujours accompagné vos lectures. Vous êtes déjà passés à Berric une ou deux fois, visiter la longère dont deux pièces ont été transformées en musée. La plaque de cuivre, à l'entrée de la maison, ne mentionne encore qu'une date de naissance. Pour baptiser une des rues des lotissements de Kerlapin ou du Clos Er Lann sans doute faudra-t-il attendre encore un peu mais il est certain que personne ne s'y opposera.

Il reste bien évidemment une place dans votre bibliothèque pour cette autobiographie dont la presse se fait l'écho depuis des mois. Le crayon est prêt, bien taillé, sur la table basse, comme une arme à l'affût de ces quelques mots qui deviendront des citations pour souper mondain.

Essayez de comprendre. Je ne regrette rien. Cette brève rencontre a nourri ma vie, elle est en filigrane de chacun de mes romans, comme une improbable évidence. Je plonge ma plume dans cette encre-là depuis des décennies. C'est mon unique

La longère

patrimoine. Il me suffit à chaque fois de retourner le sablier et les grains de ma mémoire tombent et retombent comme dans une boule à neige. Je repars à zéro. A chaque fois.

Regardez bien. Le revoici précisément, quelques mois plus tard, à Nantes, devant la vitrine d'une librairie, dans le quartier universitaire. Il pleut mais, bien entendu, il a oublié de prendre un parapluie comme il a oublié le prénom de la jeune femme qui s'est abritée dessous, un trop court instant, jadis.

« *Les chiens de berger ne parlent pas le mouton* » ... c'est pas mal comme titre. Il ne connaît pas l'auteur. Il entre. Il jette un coup d'œil sur la quatrième de couverture puis feuillette les premières pages. « *Le vieil homme suspend son geste, comme incertain. Comment se repérer dans ce décor improbable dont chaque pièce lui semblait incongrue...* ». Ce style lui est plaisant, presque familier. Il achète le roman qu'on lui emballe dans un sac en plastique. En théorie, ce n'est plus autorisé mais comme il pleut et que le libraire, un étrange sourire au bord des lèvres, semble bien le connaître...

En rentrant dans son appartement vers 17h15, il se rend compte qu'il a dû oublier son parapluie - sans doute dans une librairie puisqu'il a dans la main un roman qu'il vient d'acheter - mais il n'y attache guère d'importance, il en a bien d'autres.

Il déballe le livre et dépose ce dernier sur la pile qui se forme sur le bois ciré de la commode. Cinq fois le même titre. Bien entendu.

Après un instant, il s'assied dans le salon, devant la longue table de chêne, face à ce décor émietté qui encombre son espace de travail depuis quelques semaines déjà.

Alors, d'un coup, il envoie valdinguer toutes les pièces du puzzle, l'image en mille cinq cents morceaux, au cœur du Morbihan, de cette vieille maison de pierres qu'il ne parvient plus - contrairement à vous - à reconnaître. L'infirmière va bientôt venir pour la piqure du soir. Ni tout à fait la même ni tout à fait une autre. C'est l'uniforme qui veut cela. En voyant les pièces du puzzle joncher le parquet, elle va le gronder, c'est certain. Face aux octogénaires, les infirmières se prennent parfois pour des institutrices maternelles. Alors il s'installe dans son fauteuil pour boudier, préventivement.

Il allume la télévision.

Dans quelques instants commence « *N'oubliez pas les paroles* ».

Il sourit.